

Marie-Agnès Courouble

L'INDISCRETE



Les Editions La Gauloise

Marie-Agnès Courouble

L'INDISCRETE

Roman

Les Editions La Gauloise

1

C'était comme une gifle du vent du nord, là-bas au bord des plages où la mer hurle.

Une idée, une idée m'a chavirée.

Puis une sorte de vague gigantesque m'a assaillie. Je ne pouvais pas la refuser, la nier, m'en détourner. L'idée faisait son chemin comme avec la force des océans.

Mon refus des mots devenait inutile, l'idée faisait son chemin, se transformait en noyau dur, en mince lueur comme la lune quand elle commence à s'étirer dans un ciel de nuit.

Je n'écrirai plus mes mots à moi mais ceux des autres. Ils pouvaient m'arriver en plein cœur, bouger le mouvement perpétuel de la vie. Punie pour mes désaveux, mes craintes des lourdeurs, des lenteurs, des chutes, des poésies survitaminées, des langueurs insolentes ou imprudentes, ou tout simplement agaçantes, j'ai reconnu cette vague comme un arc-en-ciel entre

le monde et moi, ce moi qui domine, exagère, amplifie, où je crois tout dire et je ne dis rien.

Je me suis assise, j'ai ressenti cette vague, longuement et j'ai songé.

J'ai compris que je voulais être l'écrivaine des autres.

À chacun sa parole, même étrange, ou privée de sens mais peut-être importante. J'aiderai la parole à petits mots ou à mots graves, celle qu'on n'ose pas prononcer, ou qu'on ne sait pas écrire. Il faut une autre plume. Je serai cette plume.

J'ai essayé de suivre un stage. D'apprendre. Chaque seconde d'instruction m'ennuyait à périr. Je baillais. Je quittais le cours malgré le bruit de ma chaise, je m'enfuyais et conduisais entre les arbres qui semblaient m'approuver.

Il me suffisait sans doute d'écouter, de comprendre, de traduire parfois l'intraduisible. De saisir l'indicible. La solitude et la réflexion m'apprenaient plus que tous les cours du monde.

J'ai mis une petite annonce, j'ai ajouté : « Je m'appelle Émilie », j'ai donné mon téléphone.

Une bouteille à la mer où j'aurais bien enroulé un message doux : « Faites-moi confiance ».

Puis j'ai attendu.

J'ai cultivé mon jardin. Il fallait bien que les fleurs poussent, particulièrement des tulipes jaunes plantées au pied d'un arbre.

Entre un coup de rouge à l'ombre, les courses en ville, le petit café au bistrot (pourquoi petit...) des heures exquises, la semaine passait. Quand le téléphone sonnait bien sûr j'étais fébrile.

Ma conversation avec celui ou celle qui m'appellerait avait pris la gravité d'un contact avec le monde. Du fond de mon égoïsme j'attendais ardemment, mon émoi n'était pas celui d'une auteure alléchée par un sujet, plutôt d'un cœur attiré par le trouble, le chagrin, l'émoi. L'idée d'être une passerelle peut-être.

Il faut du courage pour accepter de n'être qu'une passerelle, je pense à Cyrano de Bergerac, son amour blessé, masqué derrière des mots si beaux que l'amour en devient une glissade éperdue.

Quand je pensais à Cyrano j'avais du courage, de la patience. Je trouvais le ciel moins trompeur avec son bleu inlassable qui pouvait se transformer en cataclysme et faucher mes tulipes.

La semaine s'écoulait, le monde allait tourner différemment, plus offert sans doute, moins englué dans un quotidien sans risques.

En même temps, une crainte s'insinuait. L'idée d'écrire des lettres administratives m'ennuyait profondément. Mais celle de

pénétrer dans les familles, dans les cœurs, ou de connaître des situations intimes me faisait encore reculer.

Il me faudrait de la prudence.

En étais-je capable ?

Comment rester imperturbable, ne pas partager une joie, une douleur. Mon quotidien allait changer mais non sans un danger encore diffus. Ce qui ne m'empêche d'attendre passionnément un coup de fil.

2

Le premier appel fut inattendu. J'étais surprise par la voix très jeune et tremblante.

- Vous êtes bien Madame Émilie de l'annonce ?
Elle devait avoir onze ou douze ans.
Et tout de suite.
- Vous demandez des sous ?
- Non, j'écris pour vous, c'est tout.
- Et si le sujet est horrible ou idiot ?
- Peu importe, c'est vous qui comptez. Vous me dites votre désir.
- Je voudrai écrire au curé. Mes parents ne savent rien.
- Tant pis - dis-je allégrement - on écrira comme on pourra.
- Si vous ne demandez pas de sous... On se voit où alors ?
- Chez moi, tout simplement. J'ai un petit bureau et deux chaises côte à côte.
- Ah non ! Pas comme à l'école. Et après ?
- On parlera.

- C'est très secret. Je suis décidée mais je n'ai pas les mots, j'écris mal, à l'école je suis la dernière.
- Demain ça vous va ?

C'était un samedi. Sa voix ne tremblait plus, j'ai cru la voir sauter de joie.

Je lui ai donné mon lieu, un peu en dehors du centre, ma voix devenait plus tendre.

- Demain quinze heures.
- À demain, dit-elle dans un souffle rapide et heureux, j'apporterai mon cahier, j'achèterai une enveloppe et un timbre, recopier ça je sais faire. Elle riait presque.

Demain était déjà enchanté par ma curiosité et une tendresse dissimulée.

À quinze heures pile elle était là. Toute chiffonnée dans sa robe de Prix Unique à deux sous, mais tout de même des baskets à la mode.

Il y avait des fleurs sur mon bureau. Elle s'est assise, tout de suite à l'aise, peut-être mauvaise élève mais fringante.

- Voilà je veux écrire au curé pour lui dire que je ne veux pas faire ma communion.

Je ne disais rien, je l'écoutais.

- Depuis des années je mange une grosse tartine de confiture juste avant la messe. Je ne suis pas digne de ce Jésus, j'ai trop faim.

Je ne ris pas.

- Et ma confirmation non plus. J'aime pas les mots renoncer à Satan, à ses pompes... Satan, lui, il sait, moi pas et puis les pompes...
- On va écrire.
Elle m'a jeté les mots comme s'ils lui brûlaient le ventre.

« Monsieur le curé, je suis une escommuniée (vous comprenez je ne sais pas écrire ce mot). Je mange tous les dimanches, juste avant la messe, c'est pas exprès, Jésus ne doit pas aimer les tartines, et mon estomac vide vide, c'est la torture.

Ah oui ! Satan, vous dites que c'est le diable et moi j'aime bien les diables, c'est comme ça, ils m'attirent. Alors je ne veux plus vous tromper même si je suis une mauvaise, après tout je préfère être mauvaise parce que les bons ne sont pas toujours bons, les mauvais ça se voit, les vrais bons se cachent tellement qu'on ne les voit plus du tout. »

Elle parlait, parlait dans une tornade.

Et moi la simple écrivaine, je la comprenais. J'avais douze ans.

- Tu recopieras très proprement. Tu as une enveloppe et un timbre, as-tu l'adresse du curé ?
- Vous me faites rire, qui n'a pas l'adresse de la curaille ! Mais vous êtes gentille.
- Pars vite.
- Surtout Madame Émilie, top secret ! Le jour de ma communion, je me cacherais, je sais où.
Pas de parents dans l'histoire, je n'en parle pas.

Elle s'en va le cahier sous le bras, sage comme une bonne écolière, toute petite dans sa robe de mauvaise percale.

3

J'ai passé deux ou trois jours dans une douce euphorie. Les courses, le chien, le ciel menaçant, tout était bien, l'attente devenait un chant plein d'optimisme, je savais que d'autres difficultés me prendraient à la plume, tant pis.

Le téléphone a sonné. C'était rapide. Cette fois une voix plus mûre, une voix de jeune femme timide, elle craignait de m'ennuyer.

- J'ai lu votre annonce, c'est un cas particulier, j'écris très mal ou plutôt j'ai peur de ne pas trouver les mots.
- On cherchera. Parfois c'est simple. Vous voulez venir chez moi ?
- Je préfère ma chambre, quand il n'y aura personne.

J'ai pris le nom de la rue, c'était dans un immeuble neuf à l'entrée du centre. On a fixé l'heure.

Le lendemain. Cela semblait urgent. Elle m'a remerciée avec une sorte d'émotion. J'ai essayé d'être cordiale, facile à

rencontrer. Pénétrer dans les secrets, ce n'est pas une petite affaire. Et trouver les mots qu'il faut, cela devient grave.

J'ai espéré et craint le lendemain. J'ai planté des radis.

Les lettres de menaces n'ont pas tardé, mon téléphone, mon adresse, c'était facile.

La ville avait des rumeurs que j'aurais pu prévoir.

La première était celle du père de la « tartine de confiture avant la messe ».

« Vous avez aidé ma fille à ne pas faire sa communion ni sa confirmation, nous sommes croyants nous ! Vous auriez dû la jeter dehors et surtout ne pas donner forme à ses mots qui ont bousculé notre admirable curé. Nous nous plaindrons.

J'ai commencé à ne pas dormir. Une crainte m'envahissait obscurément.

Mais la voix m'avait appelée.

L'immeuble semblait cossu. « La voix » était au troisième étage.

J'ai pris l'escalier, j'avais le temps de respirer, de me remettre en place.

Elle est venue m'ouvrir, fluette jeune femme aux yeux verts en amande, habillée d'une petite robe bourgeoise, longueur

parfaite, demi-manches, dans le bleu marine. Un col blanc l'égayait.

Elle m'a fait entrer dans sa chambre où une table était prête, couverte de feuilles dont deux ou trois déchirées.

- J'ai tout essayé, dit-elle, timide comme sa robe, comme ses yeux, comme ses mains nerveuses. Je veux rompre parce que je ne peux plus le tromper.
- Vous avez un autre ami...

Question dangereuse mais que faire ! Je ne peux pas écrire en aveugle.

- Pas du tout. Mais j'ai peur, peur de lui dire à chaque instant que j'ai peur.

Je n'ose plus l'interroger, il y a tant de peurs... Serais-je à la hauteur pour écrire les siennes...

- Des peurs ridicules, continue cette femme aussi craintive que fluette, il nage comme un professionnel, il va loin dans la mer, il m'appelle, je n'ose pas lui dire que je ne sais pas nager, il veut voyager avec moi, je n'ose pas lui dire que je n'ai jamais pris l'avion, j'ai une peur affreuse de vomir, de ne pas pouvoir regarder la terre par le hublot, de mourir, il aime les balades difficiles, c'est un montagnard, un sportif, je ne peux pas lui dire que j'ai le vertige, je pourrais tomber dans un fossé, d'un rocher, d'un escalier ou de n'importe quoi, mon vertige est comme une maladie, il a deux chats, j'ai une terreur des chats, qui le sentent, ils me guettent, ils doivent me haïr.

Elle s'arrête, son regard éperdu dans cette chambre proprette au lit impeccablement fait avec une table recouverte d'une jolie nappe et toutes ces feuilles blanches, les plus désespérées, ce regard me dévaste.

Je me suis assise près d'elle. J'avais peur moi aussi, de mes questions.

- Vous l'aimez ?
- Cruellement.
- Vous souhaitez le garder ?
- Je voudrais tellement, je ne peux plus lui cacher toutes ces craintes, je lui mens, je raconte n'importe quoi pour sauver la face. C'est l'enfer.

Je réfléchis, elle me touche.

- On dit tout ?
- Oui, mais je ne trouve pas les mots, j'ai honte. Il s'appelle Tristan...
- Un nom prophétique... Je lui souris.
- On écrit.
« Tristan, »
- Non c'est trop court, trop dur.
- « Mon Tristan.

Depuis six mois j'ai honte, tellement honte que je n'ose pas te le dire, je préfère t'écrire. »

Elle m'interrompt : - C'est ce début que je ne trouvais pas, parler de la honte...

« Je ne te semble jamais libre, ou évasive, ou lointaine pour tes projets alors que j'aimerais tant les vivre avec toi ! » C'est si vrai, me dit-elle, je n'arrivais pas à concrétiser.

« En réalité, mon Tristan, je ne sais pas nager, ni patiner, ni skier, je n'ai jamais pris l'avion, j'ai un vertige fou, pour les balades que tu adores, je ne suis ni sportive ni délurée ni gagueuse. »

Maintenant elle me dicte certains mots, j'en trouve d'autres, on continue le défilé des confessions. Elle sourit, s'épanouit doucement dans le plaisir de la vérité.

Comment terminer ? Son ultime peur.

- Mais je t'aime.
- Ce n'est pas ridicule aussi ? Je n'ai jamais écrit ce mot.
- Rien n'est ridicule, vous serez plus libre, s'il vous aime il comprendra, il vous aidera.
- Je n'en suis pas sûre, pas sûre du tout, m'a dit cette femme sensible. Madame, même si j'ai le cœur brisé, je suis libérée.

Il y a des peines qui vous traversent, me suis-je dit en dévalant l'escalier.

Ces lettres me rendent stupidement sentimentales.

L'ombre du père de la non confirmée me suit comme un fantôme maléfique.

A suivre...